



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Réceptions de la culture japonaise en France depuis 1945 : Paris - Tokyo - Paris : détours par le Japon / sous la direction de Fabien Arribert-Narce, Kohei Kuwada et Lucy

O'Meara

éd. Honoré Champion, 2016

cote : 60.814

Le présent ouvrage aborde une question d'histoire culturelle peu aisée à circonscrire, à travers des thématiques et des sources littéraires et esthétiques qui ont été limitées à quelques auteurs et œuvres. Le parti est heureux faute de quoi cette étude aurait comme d'autres risqué de se perdre en fades généralités. Les auteurs pressentis, Français, Britanniques, Nord-Américains et Japonais, se sont réunis autour d'une table ronde à la Maison Franco-Japonaise de Tokyo en 2013 afin d'appréhender les modes de réception de la culture japonaise en France après la seconde guerre mondiale jusqu'à nos jours, en se penchant plus particulièrement sur les phénomènes interculturels du néo-japonisme et du post-japonisme.

Ce sont les arts qui en France, à la suite de l'impressionnisme ainsi que d'autres formes esthétiques nouvelles du XIXe siècle nés d'un contact direct avec l'art japonais que l'on découvrait à peine, poursuivent les premières quêtes du japonisme ou sont concernés par un intérêt renouvelé envers les arts japonais contemporains, et ont donné naissance en France à des formes « néo-japonaises » d'expression. Si les transferts des valences esthétiques de l'estampe japonaise fondées sur les techniques de l'aplatissement sur les arts picturaux français se laissent analyser sans trop d'encombres, il n'en va pas de même dans le cas des nouvelles valeurs japonaises qui, elles-mêmes sont composées d'éléments japonais et occidentaux à leur racine.

Comment définir cette néo-japonité ou plutôt ce « japonisme post-1945 », que recherchent les artistes français dans une palette esthétique qui a perdu une bonne part de sa japonité ? Tel est le projet de ce colloque qui a réuni non seulement des spécialistes directement concernés, français et japonais, mais également des personnalités extérieures de langue anglaise. Il a également convié, créativité oblige, certains des auteurs concernés comme Philippe Forest, Michaël Ferrier ou Gérard Macé, et a fait porter son éclairage sur des auteurs déjà classiques comme Jacques Roubaud, George Perec ou Chris Marker.

Comme on pouvait s'y attendre, ce sont des thématiques centrées sur des œuvres littéraires déjà largement traduites en français – leur nombre a décuplé durant ces dernières décennies – ainsi qu'artistiques présentées dans l'Hexagone, qui ont retenu l'intérêt. La « dilution du sujet » japonaise qui s'est étendue parmi les œuvres françaises à partir des années



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

1970, la réception de la trame dramatique particulière du Nô chez Marguerite Yourcenar, et le dépassement de ce qui est qualifié de « complexe de Madame Chrysanthème » constituent une première partie intitulée « Malentendus et images stéréotypées du Japon », qui est censée dissiper les méprises premières concernant la perception du Japon.

Une seconde partie porte sur les « Consonances littéraires avec d'autres Japon : George Perec, Pascal Quignard, Michaël Ferrier et Philippe Forest ». Elle aborde le thème de « L'oeil d'abord » : l'« infra-ordinaire » et le dépouillement du wabi-sabi chez Gorges Perec, non sans abuser de l'attribution qui est faite des concepts de wabi et de sabi, même nuancée, au bouddhisme zen, qui est-elle justement une construction d'un certain japonisme qui n'a pas été analysée dans le présent volume. Elle se poursuit par un chapitre sur « Le Zuihitsu, un genre français ? La réception de l' « écrit au fil du pinceau » en France », qui tient à une tendance française à noter l'immédiat de manière courte et fragmentée, ainsi qu'en raison de l'« exténuation » du roman au XX^e siècle.

Concernant ce genre du Zuihitsu, les auteurs cités remarquent avec raison sa polysémie au Japon et l'on peut ajouter que, jusqu'à présent, trop peu d'oeuvres caractéristiques ont été traduites en français pour que l'on puisse faire des parallèles et noter des influences de façon convaincante. Un autre chapitre « Philippe Forest, une consonance avec un autre Japon », souligne des développements littéraires dépassant « la beauté du contresens » proustienne, l'« exotisme de l'ineffable » et l'utopisme dont est empreint l'imaginaire français à l'endroit de l'archipel nippon, en posant un acte littéraire qui supprime toute pseudo-identité japonaise érigée en exception inintelligible à l'étranger. Le chapitre « Retour à Sōseki : *Théorie de la littérature* et autres livres de ma bibliothèque japonaise » de Philippe Forest, reprend certains des textes que nous avons présentés dans notre compte-rendu de Olivier Jamet : Natsume Sōseki, *Conférences sur le Japon de l'ère Meiji*, Paris, Hermann, 2013, sur cet écrivain et conscience du Japon moderne qu'était Sōseki (voir Mondes et Cultures, 2015).

Une troisième partie « Flâneurs, Photo-graphes et poètes dans la ville : Entre Paris, Tokyo et Kyoto » présente d'abord deux écrivains vagabondant entre les deux contrées plus imaginées que réelles, à la façon de Baudelaire, Poe ou Musil, « Gérard Macé et Horie Toshiyuki, flâneurs cosmopolites : Ecrire/voyager entre Paris et Tokyo ». La littérature japonaise a nombre d'auteurs qui pérégrinent non seulement physiquement mais également mentalement dans un univers sui generis où point de départ de la quête, cheminement et atteinte du but se confondent volontiers en un cycle régénérateur, fait de descriptions et d'images suggérant un ailleurs poétique.

Suit « Un détour par le Japon : un entretien avec Gérard Macé », qui compose son œuvre dans une prose poétique qui lui est propre ainsi qu'à l'aide d'une photographie qui associe œuvre picturale et récit allégorique. Un chapitre « Rituels d'écriture hétérotopiques dans les temples et jardins de Kyoto » fait une incursion littéraire dans le domaine anthropologique en voulant associer les pratiques rituelles que sont censées receler les jardins japonais et la production littéraire, en reprenant une thématique de Michel Foucault. Dans cette étude, il nous semble exagéré d'invoquer outre mesure le bouddhisme zen ainsi que le ritualisme (terme laissé dans le flou) à propos de l'art des jardins, notamment concernant le



Académie des sciences d'outre-mer

Shisendō du confucianiste Ishikawa Jōzan, alors qu'ils touchent de près à des conceptions taoïques et micro-macro-cosmologiques. Quel moine zen ne s'étonnera-t-il pas de voir la « marche déambulatoire » (kinhin) mise au rang d'un rituel alors que le méditant se ressource tout en se maîtrisant intérieurement et en voulant créer à chaque instant du temps du nouveau ?

Le chapitre sur « Jacques Roubaud, Tokyo infra-ordinaire : transferts et transports », indique comment Roubaud fait émerger le poétique dans l'ordinaire des transports en commun et voyage dans le temps comme dans l'espace en insérant dans un lieu un imaginaire collectif, par-delà tout exotisme. Le chapitre « Le défi du Japonisme : Jean-Philippe Toussaint » tâche de montrer comment, chez Toussaint dans son *Autoportrait (à l'étranger)* (2000), le japonisme se détache de l'exotisme comme appropriation passagère pour devenir un effort prolongé de pénétration de l'autre qui de ce fait n'est plus autre grâce à la réflexion et au recul en regard d'un passé suranné.

Une quatrième partie, Artistes francophones face au Japon : mettre en scène l'étrangeté du signe, débute par « Le Japon de Chris Marker », ce voyageur (1921-2012), photographe et cinéaste des années 1960, fonde son expérience du Japon sur des images et des récits liés à la figure de la mort et à celle de la survie après une troisième guerre mondiale et le tsunami de Fukushima. Un chapitre « Reconnaître ou entrevoir le Japon, familiarité ou dépaysement du voyage : œuvres audiovisuelles de Dominique Gonzalez-Foerster et Robert Cahen », se penche sur l'œuvre de deux artistes qui, échappant à l'écueil des descriptions subjectives du Japon, en restituent une image « émotive » fidèle au moyen du film et de la vidéo, comme dans *Riyo* (1999) et *Corps flottants* (1997). S'inspirant du Japon de Barthes, ils nous renvoient la musicalité de la langue, la luminosité des sites et la quotidienneté, qui est un leitmotiv de tout le livre, tout en créant un « espace potentiel » qui est une « aire intermédiaire d'expérience » où l'on choisit et investit pour manipuler les phénomènes extérieurs.

Le chapitre « La beauté du « contre-geste », ou détours par le Japon dans la danse française. Esquisse d'une histoire et étude de Tezuka (2011) de Sidi-Larbi Cherkaoui », porte sur la danse, art à la fois universel en deçà et au-delà des mots, et singulier, exprimant des pratiques sociales, le vécu politique et l'histoire sociale. Comme dans le cas des autres arts, l'influence japonaise de cet art, « poème dégagé de l'appareil du scribe » (Mallarmé), entrevu dans le prisme de la projection imaginaire, est ponctuée de glissements et de malentendus. Une histoire de la danse japonaise en France passant par la vogue du Buto, permet de dégager des références constantes, notamment chez Maurice Béjart et Cherkaoui avec le Kabuki compris chez ce dernier à travers un manga représentant le Buddha dans la tradition du Shaolin, à travers le « double éclairage » dont entretient Nakagawa Hisayasu.

Un avant-propos des organisateurs et compilateurs présente l'essentiel des contributions ainsi que les thèmes abordés. Une Introduction de Michaël Ferrier pose les problématiques générales qui se proposent de dépasser les clivages éculés et les stéréotypes et de dégager des méthodologies nouvelles qu'illustrent les « écrivains du corail » déconstruisant le lien univoque entre langue et nation pour développer un espace hybride où communiquent plusieurs cultures, dans une cohabitation de plusieurs langues pour réinventer le soi sur un dynamisme identitaire. La bibliographie, même grosse de 20 pages, ne peut



Académie des sciences d'outre-mer

couvrir la totalité du sujet mais est consistante et utile. L'ouvrage comporte une notice sur les auteurs ainsi qu'un index des noms propres et une table des illustrations. On eut aimé un index thématiques, en raison du sujet abordé mais on sait qu'il est laborieux à confectionner.

Frédéric Girard